

Grands et petits bonheurs dans les *Lettres à Sophie Volland* :
Diderot expérimentateur et théoricien

Odile Richard-Pauchet

Avant sa rencontre avec Sophie Volland vers 1755, Diderot n'a pas manqué, comme tous ses collègues philosophes, de s'attaquer intellectuellement à l'idée du bonheur. Cette quête le poursuivra d'ailleurs jusqu'à la fin de ses jours, faisant l'objet d'un quasi point d'orgue dans son œuvre spéculative : « Il n'y a qu'un devoir : c'est d'être heureux ; il n'y a qu'une vertu : c'est la justice » (*Essai sur la vie de Sénèque*, 1778) ; ou encore, peu avant : « Il n'y a qu'une vertu, la justice ; qu'un devoir, de se rendre heureux ; qu'un corollaire, de ne pas se surfaire la vie, et de ne pas craindre la mort » (*Éléments de physiologie*, 1773-1774¹).

Cette hypothèse qu'il a patiemment construite, prise et reprise à la faveur et à la défaveur de ses dernières années (la déception du voyage en Russie, la rupture publique avec Grimm et Rousseau), il a eu la chance de la vérifier au gré d'une relation féminine exceptionnelle, nouée pendant ses années de maturité avec Louise-Henriette Volland (1716-1784) – par lui baptisée Sophie. Ce fut en effet la chance, la sagesse, l'intuition et le génie de Diderot que de saisir cette opportunité à la fois sentimentale, morale et philosophique. En ces années de turbulence que fut la décennie 1755-1765 pour le capitaine transi du trois-mâts encyclopédique, chaque jeudi et dimanche fut l'occasion d'une pause dédiée à la rédaction d'une lettre à Sophie, parfois à même le marbre de l'imprimerie. L'amant entretint sa flamme grâce à ce pacte : écrire, quoi qu'il arrive.

Quid de l'état d'esprit du philosophe lors de sa rencontre avec la belle célibataire, et de l'influence de celle-ci sur ses idées ? Sophie a-t-elle affaire au matérialiste arrogant des *Pensées philosophiques*, au sceptique de la *Promenade*, à l'Encyclopédiste ébranlé par la censure ? Celui qui l'aborde à la « petite table verte »² est-il déjà cet homme enthousiaste, ce lecteur attendri par Richardson, ce futur dramaturge désireux de porter au théâtre un message de vertu et d'espoir, ou bien est-ce au contraire à son contact qu'il le devient ? Car ici, une mutation intervient, tant dans les mœurs que dans l'œuvre. L'adultère, semble-t-il, ne rime plus avec (écriture) alimentaire, comme dans le duo à quatre mains qui vit naître *Les Bijoux indiscrets*, fruit d'une passion avec l'exigeante Mme de Puisieux. Il engendre une création atypique, un « roman » épistolaire où la tendresse de Diderot s'exhale en des formules subtiles, où la félicité se fait tangible, où le mot « bonheur » revient comme ce vocable précieux qu'on n'osait plus prononcer³. Nous aimerions étudier ici l'usage, puis l'évolution de ce terme au cours des années les plus intenses de la correspondance conservée (soit 1759-1760) comparé à quelques avatars tardifs, afin de mettre en évidence l'impact amoureux sur le discours philosophique. Ce qu'il exprime est d'abord, bien entendu, un démenti au

¹ DPV, XVII, 516.

² « Nous étions seuls ce jour-là, tous deux appuyés sur la petite table verte. Je me souviens de ce que je vous disais, de ce que vous mes répondîtes. Oh l'heureux temps que celui de cette table verte » (31 mai 1765, fin de la lettre, dans Diderot, *Lettres à Sophie Volland*, éd. Marc Buffat et Odile Richard-Pauchet, Paris, Non Lieu, p. 399).

³ En tout cas, pas de façon si complexe, écrite, travaillée, pensée : on comparera, aux envolées lyriques adressées à Sophie qu'on lira plus loin, la naïveté des formules écrites à la fiancée du philosophe Antoinette Champion, en 1742 (Diderot, *Correspondance*, éd. Roth-Varloot, Minuit, 1955, I) : « J'atteste la vérité, que je n'aime rien au monde que vous (p. 28) ; « [...] car je ne puis rien t'assurer, sinon que j'ai les yeux si fatigués que je n'en peux plus, et que je t'aime et t'aimerai toute ma vie à l'adoration » (p. 31) ; ou encore le particulièrement naïf : « C'est à toi qu'ont été adressées mes dernières lettres d'amour, et que le ciel me punisse comme le plus méchant, le plus traître des hommes, si de ma vie j'en adresse à d'autres qu'à toi ! Ninot [Denis] suffit à sa Tonton [Antoinette] ; Tonton suffira seule toute sa vie à son Ninot. Ils augmenteront le petit nombre des époux heureux ; cela ne peut être autrement ; ils s'aiment beaucoup ; ils n'ont aucun défaut ; ils s'aimeront donc toujours », p. 33.

pessimisme, par le décapage énergétique des *topoi* amoureux ; mais aussi la mise à l'épreuve d'une utopie ; enfin la formalisation d'une fidélité, quoi qu'il arrive, à la conception matérialiste et, devrions-nous dire, *minimaliste* du bonheur selon Diderot.

* * *

BONHEUR, s. m. (*Morale.*) se prend ici pour un état, une situation telle qu'on en désirerait la durée sans changement ; & en cela le *bonheur* est différent du plaisir, qui n'est qu'un sentiment agréable, mais court & passager, & qui ne peut jamais être un état. La douleur aurait bien plutôt le privilège d'en pouvoir être un. Tous les hommes se réunissent dans le désir d'être heureux. La nature nous a fait à tous une loi de notre propre *bonheur*. Tout ce qui n'est point *bonheur* nous est étranger : lui seul a un pouvoir marqué sur notre cœur ; nous y sommes tous entraînés par une pente rapide, par un charme puissant, par un attrait vainqueur ; c'est une impression ineffaçable de la nature qui l'a gravé dans nos cœurs, il en est le charme & la perfection. [...] Mais la condition humaine ne comporte point un tel état : tous les moments de notre vie ne peuvent être filés par les plaisirs. L'état le plus délicieux a beaucoup d'intervalles languissants. Après que la première vivacité du sentiment s'est éteinte, le mieux qui puisse lui arriver, c'est de devenir un état tranquille. Notre *bonheur* le plus parfait dans cette vie, n'est donc, comme nous l'avons dit au commencement de cet article, qu'un état tranquille, semé çà & là de quelques plaisirs qui en égayent le fond [...].

Diderot est bien placé pour donner une idée sémantiquement juste du bonheur : il a tenté d'en approcher les nuances avec finesse dans l'*Encyclopédie*, faisant alterner les analyses épicurienne et stoïcienne, le distinguant du plaisir puis de la prospérité :

Le *bonheur* est l'effet du hasard ; il arrive inopinément. La *prospérité* est un *bonheur* continu, qui semble dépendre de la bonne conduite [...]. Le Capitole sauvé de la surprise des Gaulois par les cris des oies sacrés, dit M. l'abbé Girard, est un trait qui montre le grand *bonheur* des Romains : mais ils doivent à la sagesse de leurs lois & à la valeur de leurs soldats, leur longue *prospérité* ...

L'article BONHEUR de l'*Encyclopédie* insiste sur la fugacité du bonheur et sa fragilité. En amour, l'article JOUISSANCE est encore plus pessimiste en son début, qui fait résider le bonheur en un moment d'ivresse lié à l'inconscience des amants pubères (« La vue se trouble, le délire naît ; la raison esclave de l'instinct se borne à le servir, & la nature est satisfaite »). Même si la période des serments se profile, l'instant le plus heureux est encore celui-ci : « Combien le jour n'eut-il pas d'instant heureux, avant celui où l'âme tout entière chercha à s'élancer & à se perdre dans l'âme de l'objet aimé ! On eut des *jouissances* du moment où l'on espéra », c'est-à-dire, du moment où l'on resta suspendu à la satisfaction du désir, et rien de plus⁴.

Ce pessimisme, lié à un scepticisme amoureux tant intellectuel que pragmatique, dû peut-être à l'échec retentissant du mariage avec Antoinette Champion et quelques autres déceptions, subit un coup d'arrêt avec la rencontre de Sophie, qui est peut-être cet événement déclencheur capable d'introduire dans la suite de l'article JOUISSANCE (commencé en d'autres circonstances) un intermède sentimental privilégié⁵. Même narré avec une certaine ironie en effet, la phase du « serment amoureux » y prend place au sein d'une archéologie du sentiment qui doit probablement beaucoup à cette rencontre. À cet instant, et par la force du langage, on

⁴ Cf. Georges Benrekassa, *Le Langage des Lumières, Concepts et savoirs de la langue*, Paris, PUF, 1995, p. 167-202 ; ainsi que notre article : « Antre sauvage, cabane mythique, banc d'Argenson : lieux et *topoi* de l'invention de l'amour, de l'article JOUISSANCE à la correspondance de Diderot », dans *Fictions de l'origine, 1650-1800*, dir. Christophe Martin, Paris, Desjonquères, coll. « L'Esprit des lettres », p. 298-312.

⁵ *Art. cit.*, p. 300.

observe le surgissement d'une forme d'amour en suspension qui ne résistera peut-être pas au temps, mais qui s'élabore avec la grâce d'une utopie :

[...] l'âme fut saisie d'un enthousiasme presque divin ; deux jeunes cœurs éperdus d'amour se vouèrent l'un à l'autre pour jamais, & le ciel entendit les premiers serments indiscrets.

On a déjà montré⁶ tout ce que cette assertion doit à l'ironie tendre de Marivaux. On retrouve dans les lettres à Sophie la mise en application de cette étape indispensable au bonheur des amants. Tout l'intérêt de notre corpus épistolaire réside dans l'effort du philosophe pour décrire *en acte* cette mutation de l'être au contact de l'amour, reconstituant par l'exemple ce qu'il a pu autrefois éprouver *en pensée*, parfois avec une pointe de doute. La vertu du texte épistolaire, rédigé au présent et à la première personne, est de mettre à l'épreuve les sentiments, d'en donner une lecture clinique. C'est là que Diderot fait résider le talent de Richardson, opposé aux formules désincarnées de nos moralistes (« Tout ce que Montaigne, Charron, La Rochefoucauld et Nicole ont mis en maximes, Richardson l'a mis en action »⁷). Car en matière d'amour, d'honnêteté, de bonheur, de vertu, tout n'a-t-il pas été dit et redit ? Aussi le philosophe met-il Sophie en garde contre l'usage inadéquat de la lettre capable d'entretenir, avec son catalogue de *topoi* singés par la galanterie, la désespérante série des conventions humaines :

Je suis si accoutumé à vous trouver innocente. Voilà une phrase singulière. Mais d'où vient donc que les expressions les plus honnêtes sont presque devenues ridicules ? En vérité nous avons tout gâté, jusqu'à [la] langue, jusqu'aux mots. Il y a apparemment au milieu de la pièce une tache d'huile qui s'est tellement étendue qu'elle a gagné jusqu'à la lisière (18 août 1759). (61)⁸

Ainsi tout l'effort des lettres de Diderot consiste-t-il à raviver les couleurs du langage amoureux, à accorder les mots aux choses, les pensées et les actes⁹. Le projet épistolaire, tel qu'il se reformule périodiquement, insiste sur cet effort tant moral qu'épistémologique¹⁰. Autant dire que les occurrences du mot « bonheur » telles qu'elle apparaissent en cette période, enchâssées dans des formules subtiles, fonctionnent comme l'exact envers d'un cliché : comme le lieu même de la réflexion et de l'attention ontologique de l'amant à soi-même, soucieux de se construire à travers un non-mensonge, une situation d'énonciation vérifiée, claire et critique. Aussi se signalent-elles par des constructions rigoureuses, presque toutes fondées sur des parallélismes - ou des chiasmes - qui accueillent le *Je* et le *Vous* sous le signe tant de la fusion amoureuse que de la réciprocité, de la droiture intellectuelle et morale¹¹ :

⁶ *Ibid.*

⁷ Diderot, *Éloge de Richardson*, dans *Œuvres esthétiques*, éd. P. Vernière, Paris, Garnier, 1988, p. 29.

⁸ Ce chiffre renvoie à la page de notre édition de référence, voir *supra*.

⁹ C'est seulement quand il donne la parole aux libertins, qu'il en emprunte le langage : Notre dîner a été gai. M. Le Roy racontait qu'une fois il avait été malheureux en amour. *Rien qu'une fois ?* — Pas davantage... Alors il dormait ses quinze heures et il engraisait à vue d'œil [...] — *Mais si, malheureux, vous dormez vos quinze heures ; heureux, combien dormez-vous ?* — Presque point. — *Le bonheur vous fatigue peu.* — On ne peut moins ; et puis je répare vite. » [...] » (20 octobre 1760, p. 172) — c'est l'auteur qui souligne.

¹⁰ Notamment dans ce fragment emblématique où se lit le pacte épistolaire exprimé puis radicalisé par l'amant, en un « tout dire » proche du futur projet des *Confessions* : « [...] J'exécute sans m'en apercevoir ce que j'ai désiré cent fois. Comment, ai-je dit, un astronome passe trente ans de sa vie, au haut d'un observatoire, l'œil appliqué le jour et la nuit à l'extrémité d'un télescope pour déterminer le mouvement d'un astre ; et personne ne s'étudiera soi-même, n'aura le courage de nous tenir un registre exact de toutes les pensées de son esprit, de tous les mouvements de son cœur, de toutes ses peines, de tous ses plaisirs » (14 juillet 1762, *op. cit.*, p. 275).

¹¹ Cf. Marc Buffat, dans Diderot, *Lettres à Sophie Volland*, Introduction, *op. cit.*, p. 18-19.

25 juillet 1759

Eh bien mon amie, *vous* comptez donc beaucoup sur *moi* ? *votre* bonheur, *votre* vie sont donc liés à la durée de *ma* tendresse ! (36)

1^{er} octobre 1759

Mon amie, il n'y a de bonheur pour *moi* qu'à côté de *vous*. *Je* *vous* l'ai dit cent fois, et rien n'est plus vrai. (66)

14 octobre 1759

[...]j'ai une sorte d'existence que je préfère à toute autre. Si *vous* *me* serrez dans vos bras, *je* jouis d'un bonheur au-delà duquel *je* n'en conçois point. Il y a quatre ans que *vous* *me* parûtes belle ; aujourd'hui *je* *vous* trouve plus belle encore. C'est la magie de la constance, la plus difficile et la plus rare de nos vertus. (74)

[...]

Si *mon* amie meurt avant *moi*, *je* *la* pleurerai, et *je* serai heureux, *la* pleurant. *Elle* fait mon bonheur aujourd'hui ; demain *elle* fera mon bonheur, et après-demain, et après-demain encore, et toujours, parce qu'*elle* ne changera point, parce que les dieux *lui* ont donné le bon esprit, la droiture, la sensibilité, la franchise, la vertu, la vérité, qui ne changent point. Et *je* fermai l'oreille aux conseils austères des philosophes ; et *je* fis bien, n'est-ce pas, *ma* *Sophie*¹² ? (98)

Ces formules sont marquées au coin d'un classicisme balancé d'enthousiasme dramatique (« O vous », « cent fois ») et d'une forme de suavité prise aux élégiaques latins. Or, tout en empruntant les formes de la rhétorique antique, tout en montrant certes leur attachement aux maximes des moralistes (« C'est la magie de la constance, la plus difficile et la plus rare de nos vertus ») ; tout en prenant appui sur ce socle même, elles affirment leur audace et leur indépendance (« Et *je* fermai l'oreille aux conseils austères des philosophes »). Diderot bâtit un stoïcisme matérialiste : son attachement à la vertu veut se combiner aux plus grande audaces du plaisir. Et Sophie, grande lectrice de Montaigne, est encouragée à se prêter au défi extrême d'un amour hors-norme, pensé comme une expérimentation philosophique : faire mentir le pessimisme des moralistes, combiner vertu courtoise (attachement, fidélité, raffinement du sentiment) avec la recherche d'une récompense terrestre. Dans ce contexte, c'est le couple formé par Abélard et Héloïse qui semble naturellement choisi pour emblème, tant pour son anti-conformisme amoureux que pour sa relation de maître à disciple (clairement entretenue par Denis et Sophie), et sa pratique épistolaire légendaire¹³ :

J'ai été occupé toute la matinée d'Héloïse et d'Abélard¹⁴. Elle disait : J'aimerais mieux être la maîtresse de mon philosophe que la femme du plus grand roi du monde. Et je disais, moi : Combien cet homme fut aimé ! /Adieu, ma Sophie. Je vous embrasse de tout mon cœur. Votre amant et votre ami. Diderot (14 octobre 1759). (75)

¹² C'est nous qui soulignons. Voir aussi : « Si je connaissais quelque être au monde qui pût en *m'éclipsant* à *vos* yeux contribuer infiniment mieux que *moi* à *votre* bonheur, quel mérite plus grand *me* resterait-il à ambitionner, après celui d'être ce qu'il serait, sinon de *vous* le procurer » (7 octobre 1760, p. 148).

¹³ Les lettres d'Héloïse et d'Abélard furent très en vogue au XVIII^e siècle, qui connaît de nombreuses éditions et imitations. Cf. l'article de Bernard Bray, « Héloïse et Abélard au XVIII^e siècle en France : une imagerie épistolaire », *SVEC*, n° 151, 1976, p. 385-404.

¹⁴ Diderot est en train de rédiger, pour l'*Encyclopédie*, l'article SCOLASTIQUES qui contient ce développement sur les amants célèbres dans lequel le portrait d'Héloïse nous suggère, en filigrane, celui, réel ou rêvé, de Sophie : « Ce fut alors qu'[Abélard] connut le chanoine Fulbert & sa nièce Héloïse ; cette fille savait à l'âge de dix-huit ans, l'hébreu, le grec, le latin, les mathématiques, la philosophie, la théologie, c'est-à-dire plus que tous les hommes de son temps réunis ; outre l'esprit que la nature lui avait donné, la sensibilité de cœur, les talents qu'elle devait à une éducation très recherchée, elle était encore belle ; comment résiste-t-on à tant de charmes ? Abélard la vit, l'aima, & jamais homme ne fut peut-être autant aimé d'une femme, qu'Abélard d'Héloïse ; non, disait-elle, le maître de l'univers entier, s'il y en avait un, m'offrirait son trône & sa main, qu'il me serait moins doux d'être sa femme, que la maîtresse d'Abélard. »

Cette réactivation de la topique du serment, en écho aux allusions gracieuses de l'article JOUISSANCE, est rendue crédible, au yeux du philosophe, par la présence d'un témoin appartenant à l'environnement immédiat des amants. Comme bientôt dans le célèbre trio de *La Nouvelle Héloïse* (Saint-Preux/Julie/Claire), la sœur de Sophie, Marie-Charlotte Legendre, tendrement aimée des protagonistes, sera souvent convoquée pour renforcer la validité du serment amoureux :

Adieu, ma bonne, ma tendre amie. Je vous serre entre mes bras et je vous réitère tous les serments que je vous ai faits. Soyez-en témoin, vous, chère sœur. Si je manque jamais à son bonheur, haïssez-moi, méprisez-moi ; haïssez, méprisez tous les hommes. Sophie, je vous aime bien, et je révère votre sœur autant que je vous aime. Quand vous rejoindrai-je toutes deux. Bientôt. Bientôt (31 juillet 1759). (39)

La présence idéale de Marie-Charlotte justifie le discours amoureux : par la tendresse qu'elle éprouve pour sa sœur et que Diderot lui voue, elle s'associe à leur bonheur. Son rôle d'*alter ego*, voire de double de Sophie est renforcé par un statut croissant de co-destinataire des lettres, à qui souvent une rubrique est adressée en propre. On retrouve aussi, dans la correspondance, d'autres associations amicales ou fraternelles chargées de renvoyer à Sophie l'image de couples exceptionnels, emblématiques et familiers, de valider ou de soutenir l'idéal poursuivi. Ainsi du frère et de la sœur Diderot, quittés après le partage testamentaire consécutif à la mort du père :

Je me suis arraché à cinq heures du matin d'entre les bras de Sœurette. Combien nous nous sommes embrassés, combien elle a pleuré ; combien j'ai pleuré aussi. Je l'aime beaucoup, et je crois en vérité que vous ne m'aimez pas plus qu'elle. L'abbé voyait cela, et il en était touché. Je lui ai recommandé le bonheur de cette chère sœur, et à elle le bonheur de son frère (16 août 1759). (51)

Malgré la relation délicate que Diderot entretient avec Didier-Pierre, son frère l'abbé (et pour cela même), la mise en scène de l'exploit sentimental consistant à réunir la fratrie dans un bonheur inédit, même fragile, fait partie des *exempla* que le philosophe offre à Sophie. Il en est de même de la mère de Sophie, convoquée (en dépit de la menace qu'elle fait peser sur le bonheur des amants, et là encore, pour cette raison), à titre de garant d'une sécurité amoureuse on ne peut plus aléatoire :

Cependant la chère maman veillera au bonheur et de celle qui médite et de ceux qui s'égarent (18 août 1759). (59)

Enfin, l'ami Grimm fait partie, lui aussi, de ces êtres totémiques censés voués aux amants :

Je suis chez mon ami, et j'écris à celle que j'aime. Ô vous, chère femme, avez-vous vu combien vous faisiez mon bonheur ; savez-vous enfin par quels liens je vous suis attaché ? (11 octobre 1759). (69)

Ou encore :

Nous avons dîné Grimm et moi sous un des chevaux des Tuileries¹⁵. Longue promenade avant dîner ; dîner gai et d'appétit ; longue promenade après dîner. Et, dans tout cet intervalle de la morale et de l'amour, et de l'amour et de la morale, et le résultat de se rendre meilleur, de pardonner aux méchants, assez punis par leur méchanceté même, de faire le bonheur de tous, et surtout de son ami et de son amie (7 octobre 1760) (147)

¹⁵ Statues équestres de Coysevox encadrant l'entrée ouest des Tuileries, où se trouvait un restaurant.

Les exemples sont légion¹⁶ de l'association triolique de Sophie et de Grimm dans l'expression d'un bonheur comble¹⁷. Pour les mêmes raisons qu'avec Marie-Charlotte, l'*alter ego* masculin joue le rôle d'un garant dans la sécurité affective du philosophe. Miroir du bonheur des amants, autorité morale qui couvre l'adultère¹⁸ et l'approuve par l'exemple (Grimm vit maritalement avec Mme d'Épinay, séparée de son époux), l'ami intime est une pièce essentielle du puzzle sentimental et expérimental de Diderot. Puzzle en effet : nous verrons qu'il s'agit là d'une construction intellectuelle mi-vécue mi-rêvée, dont la complexité fait le charme mais aussi la fragilité. Diderot sait que dans la relation à Sophie, il choisit l'exploit, la difficulté : c'est un pari éthique autant qu'esthétique dont la correspondance se veut le témoignage à la fois utopique et réel. Les lettres ne seront donc pas exemptes des difficultés, des ruptures de contrat et des preuves de l'empirisme de cette expérimentation amoureuse.

* * *

La relation avec Sophie fait apparaître un paradoxe – un de plus - chez ce philosophe matérialiste à la recherche d'un démenti à son scepticisme amoureux, mâtiné peut-être d'un idéalisme irréductible. Aimer Sophie, célibataire d'âge mûr, prisonnière d'un milieu bourgeois, austère et surveillé, c'est renouveler (dans une version « chic ») l'exploit transgressif de la mésalliance avec Antoinette, modeste lingère protégée par une mère inquiète, épousée contre la volonté de son père. C'est s'enfermer dans une relation clandestine, compliquée par les longues absences de Sophie - « séquestrée » six mois de l'année à la campagne par Mme Volland, rentière préoccupée tant de ses récoltes que de la vertu de sa fille. C'est s'étourdir sur cette vertu elle-même, qui fait le charme essentiel de Sophie mais en sera bientôt, peut-être, le repoussoir¹⁹. Certes, le philosophe a beau jeu de se représenter la situation comme un défi, une prouesse courtoise à renouveler sans cesse :

Nous recevrons, vous, mes lettres ; moi, les vôtres, deux à deux ; c'est une affaire arrangée. Combien d'autres plaisirs qui s'accroissent par l'impatience et par le délai ! Éloigner nos jouissances, souvent c'est nous servir. Faire attendre le bonheur, c'est ménager à son ami une perspective agréable ; c'est en user avec lui comme l'économiste fidèle qui placerait à un haut intérêt le dépôt oisif qu'on lui aurait confié. Voilà des maximes qui ne déplairont pas [à] votre sœur (18 octobre 1760). (167)

Pourtant, de peine en frustration, l'épistolier devra – il le sait – affronter une série d'obstacles souvent insurmontables, à commencer par les incertitudes de la poste, lorsque le courrier n'arrive pas, que le doute et la jalousie rôdent :

¹⁶ Voir encore, sur un mode plus mélancolique : « Nous irons peut-être demain au soir ou lundi matin passer un jour à la ville. Je la verrai donc, cette amie que je regrettais ; je recouvrerai donc cet ami silencieux dont je n'entendais point parler ; mais je les perdrai le lendemain, et plus j'aurai senti le bonheur d'être à côté d'eux, plus je souffrirai de m'en séparer. C'est ainsi que tout va ; tournez-vous, retournez-vous, et il y aura toujours une feuille de rose pliée qui vous blessera » (3 novembre 1759, p. 101).

¹⁷ Pour l'étude complète de ces triangles amoureux, cf. Benoît Melançon, *Diderot épistolier*, Montréal, Fidès, 1996, p. 369 *et sq.*

¹⁸ Grimm peut servir, exceptionnellement, d'intermédiaire dans la correspondance des amants (cf. la lettre à Sophie du 21 novembre 1765).

¹⁹ La correspondance garde les traces de la frustration sexuelle de l'amant, dont il est difficile toutefois de mesurer l'étendue : « Ah si j'étais à Isle ; et que vous voulussiez ! » (28 octobre 1760, p. 195) ; « je donnerai le bras à l'aînée pour aller pleurer à l'église toutes les douces folies que j'aurai dites à la cadette et toutes celles que j'aurais voulu faire avec leur sœur. Je vous aime comme le premier jour ; je vous désire et vous attends comme à notre première séparation » (19 août 1762, p. 321) ; « Je serai placé tout au moins au dixième ciel du paradis des amants, parmi les vierges où j'espère vous trouver, et cela pour cause que vous savez » (24 septembre 1767, p. 535).

[...] vous anéantissez tout dans mon cœur et dans mon esprit. Je ne connais plus ni bonheur ni peine, ni bonheur qui me touche ni peine qui me soucie, si j'ai sur vous l'alarme la plus légère. Est-ce ainsi que vous aimez ? Est-ce ainsi que vous voulez être aimée ? Adieu, chère femme. J'attends un mot de vous (24 septembre 1759). (64).

De ce point de vue, la confiance est essentielle et doit être maintes fois restaurée, les promesses et arrangements réitérés :

Le bonheur ou le malheur de votre vie est entre mes mains, dites-vous. Ce n'est pas comme cela. Le bonheur de votre vie est entre mes mains, le bonheur de la mienne est entre les vôtres. C'est un dépôt réciproque confié à d'honnêtes gens (7 octobre 1760). (148)

Surtout, pour soutenir l'effort amoureux comme la longévité épistolaire, Denis et Sophie ont développé un rêve, celui du « petit château », lieu idéal où ils se retrouveront un jour, lorsque tous les obstacles seront levés : c'est une utopie proche à la fois du « château en Espagne » des adultes, et du « quand je serai grand... » des enfants : « [...] nous nous sommes amusés et nous nous amusons encore du projet d'un petit château » (à Grimm, 20 juillet 1759)²⁰. À nouveau convoqué pour peupler ce rêve de triangularité, un troisième personnage est associé librement au mythe du petit château : ce sera la sœur de Diderot, Denise, à la fois bonne ménagère et amie sensible au cœur généreux :

Si pendant mon absence il vous arrive quelquefois de retourner quelquefois au petit château, que je sois avec vous. Je rêve aussi de mon côté à perfectionner cet établissement et je trouve qu'on y aurait besoin d'un personnage qui fût le confident de tous et qui fit entre eux le rôle de conciliateur commun. Qu'en pensez-vous ? Tout bien considéré, j'aimerais mieux que cette fonction fût confiée à une femme qu'à un homme [...]. Vous aimeriez beaucoup ma sœur. C'est la créature la plus originale et la plus tranchée que je connaisse ; et la bonté même, mais avec une physionomie particulière. Ce serait la ménagère du petit château. Je n'y veux point de chapelain (31 juillet 1759). (39-40)

En 1765, une fois achevée la publication de l'*Encyclopédie*, hélas sous une forme tronquée due au caviardage opéré par le libraire Lebreton, c'est la fin du mirage encyclopédique, de l'illusion omnisciente, presque omnipotente, dans laquelle a pu se bercer notre philosophe. L'utopie du petit château, elle aussi, en reçoit le contrecoup ; elle se métamorphose en un rêve de retraite, presque d'anéantissement, lorsque la vie mondaine et professionnelle du philosophe est devenue intenable. Le vocable de *château* disparaît, faisant place au terme plus modeste d'*asile* :

Dépêchez-vous. Faites-moi préparer une niche grande comme la main, proche de vous, où je me réfugie loin de tous ces chagrins qui viennent m'assaillir. Il ne peut y avoir de bonheur pour un homme simple comme moi, au milieu de huit cent mille âmes. Que je vive obscur, ignoré, oublié, proche de celle que j'aime. Jamais je ne lui causerai la moindre peine, et près d'elle le chagrin n'osera pas approcher de moi. Est-il prêt, ce petit asile ? Veux-tu le partager (21 juillet 1765). (407)

Il aura fallu plus de dix ans de combats et de camouflés permanents, l'usure aussi de la passion pour Sophie, pour que l'idéal de bonheur (amoureux) du philosophe évolue vers une forme de sagesse toujours plus conforme à l'austère idéal rousseauiste, telle qu'il se donne à lire entre *Confessions* et *Rêveries*²¹ ; on trouve dans les *Rêveries* l'accumulation du terme

²⁰ Diderot, *Correspondance*, dans *Œuvres*, éd. Versini, Paris, Laffont, tome V, p. 119.

²¹ On remarque en effet ce même « petit Château » parmi les rêves d'insularité que reforme Rousseau à son arrivée à Montmorency, son second refuge après l'Ermitage : « Il est petit, simple, mais élégant [...] » (*Confessions*, dans *Œuvres complètes*, éd. Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, Gallimard,

*asile*²², tendant à établir une communauté d'esprit bien inattendue entre les deux philosophes - une fois coupés du monde et repliés sur un idéal autarcique, après en avoir subi une forme d'ostracisme intellectuel et moral (la condamnation de l'*Émile* ; la déception encyclopédique). L'asile de Rousseau toutefois sera solitaire, ou presque ; au lieu que Diderot rêve encore d'y retrouver son amie, partie prenante d'un idéal non encore renié.

Il faut pourtant dire que le trio Sophie/Denis/Marie-Charlotte évolue : le philosophe passionné pour cette dernière, et pour ses agissements romanesques vis-à-vis d'une nuée de soupirants, qu'elle s'emploie à décourager avec une constance pour le moins ambiguë²³. Il n'en faut pas plus à notre observateur pour se croire investi d'une mission de directeur de conscience, éventuellement susceptible de tirer les marrons du feu. De fait, les « leçons » de maître Diderot, loin d'être vertueuses, consisteront plutôt à enseigner l'art de ne pas résister à la tentation :

Uranie, Uranie²⁴, je crains bien que vous ne fassiez trop de cas des qualités agréables, et pas assez des qualités solides. Vous craignez trop l'ennui ; le ridicule vous touche trop vivement, pour que vous estimiez la vertu tout son prix. Peut-être feriez-vous demain le bonheur de l'homme de génie qui pourrait résoudre tous vos doutes profonds, tandis que vous refuseriez un regard de pitié à celui qui serait prêt à tout moment de donner sa vie pour vous (26 octobre 1760). (186)

On le voit, le personnage évolue vers un rôle de valet marivaudien (le Dubois des *Fausse confidences*), quand ce n'est pas directement à la fée Taupe de Crébillon qu'il se réfère explicitement²⁵ : signe de résurrection du « jeune libertin » de la période bohème, amateur de lectures, de promenades et de femmes légères ?

Autre élément de poids, enfin, dans la désillusion qui guette la relation idéalisée à Sophie : les drames personnels qui frappent cruellement le philosophe, notamment quand celui-ci croit perdre son épouse, à l'automne 1762, d'une grave dysenterie. On perçoit dans les accents désespérés que prennent alors les lettres à Sophie, promues bulletins de santé, le retour d'un pessimisme qui fera, sous une forme atténuée, la teneur de l'incipit de *Jacques* :

Cette maladie-là a des vicissitudes prodigieuses, au milieu desquelles les forces et l'embonpoint disparaissent, et l'on est réduit à l'état fluet et transparent des ombres. Ce que je vois tous les jours de la médecine et des médecins ne me les fait pas estimer davantage. Naître dans l'imbécillité et au milieu de la douleur et des cris ; être le jouet de l'ignorance, de l'erreur, du besoin, des maladies, de la méchanceté et des passions ; retourner pas à pas à l'imbécillité ; du moment où l'on balbutie, jusqu'au moment où l'on radote, vivre parmi des fripons et des charlatans de toute espèce ; s'éteindre entre un homme qui vous tâte le pouls, et un autre qui vous trouble la tête ; ne savoir d'où l'on vient, pourquo

coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. 1, 1959, Livre X, p. 521). De même le séjour effectué dans l'île de Saint-Pierre favorise plus tard cette même rêverie, réalisant en partie la fiction d'un lieu d' « êtres peuplés selon son cœur », ce lieu « où la société du petit nombre d'habitants était liante et douce » (Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Paris, Garnier, coll. « Classiques Garnier », 1998, Cinquième Promenade, p. 72-73).

²² Rousseau, *Les Rêveries...*, *op. cit.* : « asiles ombragés de bocages », p. 62 ; « j'aurais voulu qu'on m'eût fait de cet asile une prison perpétuelle », p. 63 ; « j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la grève, dans quelque asile caché », p. 68 ; « Les hommes se garderont, je le sais, de me rendre un si doux asile », p. 74.

²³ Cf. Paul Hoffman, « Marivaudage de Diderot », *L'Information Littéraire*, mars-avril 1987, p. 55-62 ; ainsi que Georges Daniel, « Visages d'Uranie », *Diderot Studies*, 23, 1988, p. 9-38.

²⁴ Uranie : surnom donné par Diderot à Marie-Charlotte (de *uraniste*, inversé – la jeune femme entretiendrait des relations ambiguës avec Sophie).

²⁵ « Eh bien, chère amie, ne trouvez-vous pas que, depuis la fée Taupe de Crébillon, jusqu'à ce jour, personne n'a mieux su marivauder que moi » (15 septembre 1765, p. 434). La Taupe, ou Fée Moustache, parodie en effet le style de Marivaux dans le roman *L'Écumoire* de Crébillon fils (1734).

l'on est venu, où l'on va ; voilà ce qu'on appelle le présent le plus important de nos parents et de la nature, la vie (26 septembre 1762). (356)

On peut s'en persuader dès lors : le corpus des *Lettres à Sophie* n'est ni un « long fleuve tranquille », ni le *continuendo* d'un discours amoureux univoque, mais plutôt cette cycloïde qui épouse les temps forts et les coups durs d'une vie peu épargnée d'époux, de père et de philosophe. Le ton de la lettre – malgré son attachement à la promesse d'écrire – s'en ressent, marquant le pas, cherchant parfois l'inspiration dans le bonheur des autres, ou un dérivatif dans leurs malheurs – pour dissimuler un peu de sa mélancolie ou de son amertume. C'est dans la théorie philosophique, alors, que Diderot parvient le mieux à esquisser cette idée du bonheur – patiemment construite à travers maintes observations et subtiles notations – jusqu'à une formulation progressivement détachée de la personne de Sophie.

* * *

Au petit bonheur...

Diderot, en fin matérialiste, a déjà observé combien le corps a d'influence sur les différents états de l'âme : son attention passionnée aux maladies de ses proches en témoigne, de même ses propres bulletins de santé à Sophie, qui sont autant de « cartographies de l'âme » - Diderot, tel l'astronome, s'appliquant le « télescope » à soi-même. Les « lettres immenses » des automnes 1759 et 1760, véritables journaux intimes rédigés dans le huis-clos du château d'Holbach, où Diderot aime à se retirer des semaines durant, fourmillent de ces très fines notations sur les heur(t)s et les malheurs de l'homme :

L'homme ne peut ni améliorer, ni empirer son sort. Son bonheur et sa misère ont été circonscrits par un astre puissant. Plus d'objets, moins de sensibilité pour chacun. Un seul, tout se rassemble sur lui. C'est le trésor de l'avare. / Mais je m'aperçois que je digère mal et que toute cette triste philosophie naît d'un estomac embarrassé. Crapuleux ou sobre, mélancolique ou serein, Sophie, je vous aime également, mais la couleur du sentiment n'est pas la même (3 novembre 1759). (101)

Sa curiosité universelle va aussi aux états subjectifs d'autrui, notamment ceux du « père Hoop » (l'Écossais John Hope), invité régulier du baron d'Holbach, dont les opinions originales suscitent son intérêt et dont la maladie chronique, le spleen (« le *spline* ou les vapeurs anglaises »), fait l'objet d'une découverte exotique pour le philosophe français :

À propos du bonheur de la vie, je lui ai demandé quelle était la chose qu'il estimait [le] plus dans ce monde. Après un petit moment de réflexion, Celle qui m'a toujours manqué, m'a-t-il dit ; la santé. — Et le plus grand plaisir que vous ayez goûté ? — Je le sais ; mais pour vous l'expliquer, il faut que je vous entretienne de ma famille (12 octobre 1760). (154)

De l'Écosse à la Chine, il n'y a qu'un pas : le père Hoop, grand voyageur, aime distraire ses commensaux de ses souvenirs de l'Empire du Milieu. Avec lui, Diderot se penche sur ces mœurs, ces dynasties, cette philosophie étranges et développe un subjectivisme dont il ne se satisfera pas longtemps :

À propos de ces Chinois, savez-vous que l'illustration remonte chez eux et ne descend jamais ? Ce sont les enfants qui illustrent et anoblissent leurs aïeux, et non pas les aïeux leurs enfants. Ma foi, cela est encore bien sage. Nous sommes plus grands poètes, plus grands philosophes, [...] plus grands géomètres que ces peuples-là. Mais ils entendent mieux que nous la science du bonheur et de la vertu ; et si par hasard cette science était la première, ils auraient raison de dire, qu'ils ont deux yeux ; que nous en avons un ; et que le reste de la terre est aveugle (30 septembre 1760). (144)

Ces observations isolées ne sont pas de nature à constituer une science de l'homme - même si, pour le baron d'Holbach, elles sont une précieuse réserve de ces témoignages du relativisme moral qui alimenteront ses ouvrages anti-religieux. Voilà pourquoi il est en train de compulsier l'*Histoire universelle*²⁶, à la recherche d'exemples (si possible) exécrables du comportement humain, capables de ruiner l'idée d'une Providence. C'est peut-être la raison pour laquelle, hostile à ce projet, le philosophe Diderot en viendra, lors d'un pacte d'écriture plus radical proposé à Sophie, à la nécessité de *tout* se dire, afin de savoir à quoi s'en tenir au moins sur soi-même et sur celui (ou celle) qu'on aime : « Comment, ai-je dit [...], des siècles innombrables se passeront, sans qu'on sache si la vie est une bonne ou une mauvaise chose, si la nature humaine est bonne ou méchante, ce qui fait notre bonheur et notre malheur » (14 juillet 1762). L'année 1760 pullule d'observations, de réflexions diverses sur le bonheur, qui prennent parfois une teinte on ne peut plus métaphysique :

La conversation en prit un tour un peu sérieux. On parla de l'horreur que nous avons tous pour l'anéantissement. Tous, s'écria le père Hoop ; vous m'en excepterez, s'il vous plaît. Je m'en suis trop mal trouvé la première fois, pour y revenir. On me donnerait l'immortalité bienheureuse, pour un seul jour de purgatoire que je n'en voudrais pas. Le mieux est de n'être plus. / Cela me fit rêver, et il me sembla que tant que je serais en santé, je penserais comme le père Hoop, mais qu'au dernier instant peut-être achèterais-je le bonheur d'exister encore une fois, de mille ans, de dix mille ans d'enfer. Ah, chère amie, nous nous retrouverions ! Je vous aimerais encore ! (18 octobre 1760) (174-175)

Ainsi, comme nous en proposons l'hypothèse au début de cette enquête, il semble que ce soit Sophie qui ait « tiré » le philosophe, dans ces années de romance et de doute, du côté de la croyance en une forme de transcendance, au moins par l'amour. Ce sentiment donnerait un sens à la vie, il assurerait à l'homme une forme de longévité, voire de survie *post-mortem* – à l'instar de celle que lui assurera l'œuvre, dans la pensée ultérieure de Diderot. Enthousiaste, celui-ci bâtit alors cette étonnante « chimère » : l'idée de la possibilité d'une forme de résurrection de la chair, pour les amants dont les cendres se seront mêlées. La tendresse engendre cette fable lyrico-matérialiste :

[...] Ceux qui se sont aimés pendant leur vie et qui se font inhumer l'un à côté de l'autre ne sont peut-être pas si fous qu'on pense. Peut-être leurs cendres se pressent, se mêlent et s'unissent. Que sais-je ? Peut-être n'ont-elles pas perdu tout sentiment, toute mémoire de leur premier état. Peut-être ont-elles un reste de chaleur et de vie dont elles jouissent à leur manière au fond de l'urne froide qui les renferme [...]. Ô ma Sophie, il me resterait donc un espoir de vous toucher, de vous sentir, de vous aimer, de vous chercher, de m'unir, de me confondre avec vous, quand nous ne serons plus ! S'il y avait dans nos principes une loi d'affinité, s'il nous était réservé de composer un être commun ; si je devais dans la suite des siècles refaire un tout avec vous ; si les molécules de votre amant dissous venaient à s'agiter, à se mouvoir et à rechercher les vôtres éparses dans la nature. Laissez-moi cette chimère. Elle m'est douce. Elle m'assurerait l'éternité en vous et avec vous... (15 octobre 1760). (78-79)

Est-ce cette pensée qui donne au philosophe un regain d'intérêt pour l'idée de vertu, et la possibilité de la relier au bonheur ? Ici encore, l'amour éprouvé pour Sophie renforce – même fugitivement – la croyance en une forme de bonheur rémunérateur de la vertu (et inversement, de malheur pour le vice). Cette réflexion intervient après une conversation sur le rapt de Mlle

²⁶ Lettre du 20 octobre 1760. Ouvrage de « chevet » du baron d'Holbach, il pourrait s'agir de *An Universal History from the earliest account of time to the present, compiled from original authors*, publiée à Londres de 1736 à 1765. D'Holbach possédait un exemplaire de sa contrefaçon irlandaise (Cf. à ce sujet, G.-L. Goggi, « Diderot, d'Holbach, et l'*Universal History* dans la *Correspondance* », *RDE* 42, avril 2007).

d'Ette, amie de Mme d'Épinay, par le chevalier de Valori, qui vécut maritalement avec elle et en eut des enfants sans jamais régulariser leur union :

Je vois tout cela, et je romps encore des lances en faveur de l'espèce humaine. J'ai défié le baron de me trouver dans l'histoire un scélérat, si parfaitement heureux qu'il ait été, dont la vie ne m'offrît les plus fortes présomptions d'un malheur proportionné à sa méchanceté ; et un homme de bien, si parfaitement malheureux qu'il ait été, dont la vie ne m'offrît les plus fortes présomptions d'un bonheur proportionné à sa bonté. / Chère amie, la belle tâche que l'histoire inconnue et secrète de ces deux hommes ! Si je la remplissais à mon gré, la grande question du bonheur et de la vertu serait bien avancée. Il faudra voir (26 octobre 1760). (189)

Mais cet optimisme résiduel, fruit d'une croyance dans un athéisme vertueux, souvent lié aux moments d'enthousiasme que suscite l'écriture de la lettre à Sophie, à l'origine aussi de la carrière théâtrale conçue comme la mise en scène d'un catéchisme laïque, ira en se dissipant. L'exemple frappant, placé au sein de la dramaturgie interne au *Neveu de Rameau*, d'un « Racine méchant homme », témoigne de cette incroyance (ou *décroyance*) progressive dans les rapports supposés entre beauté, vertu et bonheur. En revanche, une forme plus probante de félicité à laquelle le philosophe demeure attaché toute sa vie réside dans l'ataraxie du sage, lorsqu'elle s'applique à un réseau de sensations physiques (et morales, si affinité), agréables et confortables. La référence à Tibulle²⁷ évoque un état de civilisation ancien mais éternel, dont le lettré qu'est Diderot se sent tout proche :

Voilà des vents, une pluie, de la tempête, un murmure sourd qui font retentir sans cesse nos corridors, dont il est désespéré. J'aime, moi, ces vents violents, cette pluie que j'entends frapper nos gouttières pendant la nuit ; cet orage qui agite avec fracas les arbres qui nous entourent ; cette basse continue qui gronde autour de moi. / J'en dors plus profondément ; j'en trouve mon oreiller plus doux ; je m'enfonce dans mon lit ; je m'y ramasse en un peloton ; il se fait en moi une comparaison secrète de mon bonheur avec le triste état de ceux qui manquent de gîte, de toit, de tout asile, qui errent la nuit exposés à toute l'inclémence de ce ciel, qui valent mieux que moi peut-être que le sort a distingué ; et je jouis de la préférence. / Tibulle sentait comme moi ; mais je suis seul dans mon lit, et lui il y tenait entre ses bras celle dont il était aimé ; il la rassurait contre le tumulte de l'air qui se faisait autour de lui, et ce tumulte n'ajoutait peut-être à son bonheur que par la certitude où il était que personne ne s'en doutait et ne viendrait le troubler par le temps orageux qu'il faisait (28 octobre 1760). (195)

Derniers feux

Les dernières années de la correspondance de Diderot témoignent d'une ultime tentative pour ranimer la flamme d'un désir non encore éteint, puis d'un renoncement progressif, mais sûr, à l'utopie de la synthèse sensualiste/idéaliste. En témoigne le dernier avatar de ce fantasme d'insularité amoureuse (le château, l'asile), développé enfin chez Diderot sous la forme d'un « cocon » de plus en plus maternel qu'on pourrait psychanalyser de façon féconde. Il s'agit de cette « cabane des amants », qui semble tout droit sortie du monde archaïque esquissé dans l'article JOUISSANCE, et que le philosophe édifiera dans une lettre à Mme de Maux, cette nouvelle dame de cœur qui remplace Sophie de 1769 à 1770 :

Alors la société était bien nouvelle ; ou l'homme ne s'éloignait point de sa cabane ; ou il donnait le bras à sa compagne, et ils s'en allaient tous les deux ensemble. Tout vient à temps dans ce monde. On s'aima longtemps sans se faire des serments de s'aimer toujours²⁸.

²⁷ Cf. Tibulle, *Poésies*, Livre 1^{er}, Elégie 1.

²⁸ Diderot, à Mme de Maux, dans *Lettres à Sophie Volland*, éd. A. Babelon, Paris, Gallimard, 1930 ; Reprint : Paris, Éditions d'Aujourd'hui, coll. « Les Introuvables », 1978, III, Fragments sans date, p. 281-282.

L'idée utopique selon laquelle le temps de la jouissance brute aurait pu, lors d'une période privilégiée de la (pré)histoire, céder la place à celle d'une « union libre » (prototype sensuel de la « liaison douce²⁹ »), peu de temps avant l'apparition de ce langage corrompateur qui nécessita l'invention du serment, est d'une grande nouveauté. S'agit-il du « recyclage » du contenu de l'article JOUISSANCE à destination de Mme de Maux, femme mûre, cultivée, plus indépendante que Sophie, à des fins de séduction immédiate ? Est-il temps de rompre avec l'expérimentation épistolaire, avec cet idéal trop courtois, vécu jusqu'alors, de l'*amor in absentia* pour le rediriger vers celui, plus audacieux, d'une vie semi-commune, cautionné par un modèle philosophique inventé pour l'occasion ? Une déception amère, devant l'infidélité de Mme de Maux lors du voyage à Bourbonne à l'été 1770, amène la chute brutale de ce nouveau rêve, de cet *artefact* vite remis aux oubliettes de la pensée diderotienne. Mais en épanchant plus tard sa peine dans une lettre à Grimm, Diderot, qui a érigé la liberté en principe, se défend de tout reproche à l'égard de l'infidèle :

Quand on reprend sa liberté, je n'ai aucun besoin de traité pour recouvrer la mienne ? Cela vous plaît à dire. Je ne veux pas qu'on m'accuse de n'avoir pas fait ce que j'ai promis et je sais qui doit me guider [...]. La saison du besoin est bien loin, et ma nullité est un oracle plus sûr que le vôtre (à Grimm, 2 novembre 1770)³⁰.

Conversation et conservation

La fin de ce « feu de paille » amoureux, qui se résorbera toutefois en amitié fidèle, donne raison aux aphorismes pleins de sagesse dont, ponctuellement, le philosophe a jusqu'ici émaillé ses lettres. Certaines réflexions, comme celle-ci, pourtant datée de 1765, donnent l'impression d'avoir écrites par un patriarche au fond de sa retraite. C'est que l'éloignement physique d'avec Sophie (contrairement à la brève passion vécue avec Mme de Maux) établissait une distance favorisant la réflexion, capable parfois d'embrasser le cours de la vie entière³¹ :

Un des grands inconvénients de l'état de la société, c'est la multitude des occupations, et surtout la légèreté avec laquelle on prend des engagements qui disposent de tout le bonheur. On se marie, on prend un emploi, on a une femme, des enfants, avant que d'avoir le sens commun. Ah si c'était à recommencer ! C'est un mot de repentir qu'on a perpétuellement à la bouche ; et que j'ai dit de tout ce que j'ai fait, excepté, chère et tendre amie, de la liaison douce que j'ai formée avec vous. Si je regrette quelque chose, ce sont tous les instants qui lui sont ravies (à Sophie, billet du 20 mai 1765). (398)

C'est ce ton-là qui dominera de plus en plus, lissant la correspondance des années 1770 qui reverdit au gré de l'inspiration romanesque retrouvée. Marquée d'une recrudescence d'anecdotes et de récits, elle montre que le contact avec Sophie et sa sœur survivante Mme de Blacy est renoué (Marie-Charlotte est décédée en 1768, Mme Mère en 1772). À de rares exceptions, une sensualité heureuse s'en exhale, qui demeure l'un des invariants de la pensée diderotiste. Reposant sur l'amitié, la fidélité et l'amour filial, elle seule semble résister aux coups de boutoir du sort. Ce bonheur de la *conversation*, c'est-à-dire d'une convivialité et d'une sociabilité qui résistent même à la mort, puisqu'elle s'exerce au chevet de l'ami

²⁹ Cf. billet du 20 mai 1765 à Sophie.

³⁰ Diderot, *Correspondance*, éd. Versini, *op. cit.*, p. 1040.

³¹ il existe pourtant, bien que fragmentaires, de très belles lettres à Mme de Maux (*op. cit.*). Mais leur attribution est hypothétique.

Damilaville agonisant, le philosophe l'éprouve avec le sentiment qu'il lui reste fidèle jusqu'au bout, et qu'il fait son devoir :

Au reste, il a le plus gai des appartements ; les bocages du président Hénault et d'autres sous ses fenêtres ; le massif des arbres des Tuileries, au-delà (10 septembre 1768). (569)

Le ramage du petit canari [le peintre Doyen , fidèle au chevet de Damilaville] m'amuse on ne peut plus. C'est un système de bonheur on ne saurait mieux arrangé. Le plaisir le trouve toujours prêt. Il a aussi ses petites peines, auxquelles il a bientôt donné le change. Il a mille recettes pour être gai et dix mille pour éloigner l'ennui et la tristesse [...]. C'est vraiment l'homme de Rabelais (21 septembre 1768). (577)

Restent les autres « petits bonheurs » : celui de faire l'éducation de sa fille :

J'oubliais parmi les occupations qui prennent mon temps, les soins que je prends de l'éducation de mon enfant. Ah, Mlle Volland le joli enfant que j'ai là. Je vous jure qu'elle vous ferait tourner la tête à toutes. Il est incroyable le chemin que cette imagination a fait toute seule. Combien cela a rêvé ! [...] Voilà tout mon bonheur pendant votre absence (24 juillet 1769). (612)

Certitude de la santé et de la *conservation* de ses proches, lors de ses déplacements :

Si Mme de Blacy [sœur aînée de Sophie] est persuadée de mon sincère attachement, elle ne doutera point de toute l'inquiétude que j'ai sur le dérangement de sa santé. Je vous prie de dire à mon amoureuse [la même] que je ne me ferai jamais à ces sortes d'alarmes. Il faut pour mon bonheur ou qu'elle se porte bien ou que j'ignore qu'elle se porte mal (23 août 1770, voyage à Bourbonne). (639)

Certitude enfin, à l'issue du long, trop long voyage de Russie, de retrouver Sophie :

Je ne m'étendrai pas sur ce pays-ci. Je veux avoir à vous en parler à mon aise, au coin de votre foyer³², lorsque j'aurai le bonheur de vous y retrouver ; car j'espère que vous voudrez bien vous *conserver* pour vos amis, pour moi qui ai bien résolu de vous aimer toute votre vie et toute la mienne, et qui par cette raison et beaucoup d'autres la désire fort longue (La Haye, 22 juillet 1773 – c'est nous qui soulignons). (650)

Seul l'espoir encore de peser, par la réflexion politique, sur le sort des peuples et le *bonheur* du genre humain, assimilé alors à la paix et au développement, peut encore faire prononcer ce mot à l'épistolier avec un peu de majesté : encore ne peut-on s'assurer que la formule ne soit pas déjà figée et lexicalisée, confite en son caractère officiel :

Mais Sa Maj. Imp. [Catherine II] et le général Betzki son ministre m'ont chargé de l'édition du *Plan et des Statuts des différents établissements* que la souveraine a fondés dans son empire pour l'instruction de la jeunesse et le bonheur de tous ses sujets (La Haye, Fin avril début mai 1774). (660)

Avec une prescience plus que philosophique, quasi extra-lucide, Diderot pronostique alors ce qu'il lui reste à vivre et, en bon sensualiste, à *éprouver* de la vie :

J'ai peut-être encore une dizaine d'années³³ au fond de mon sac. De ces dix années, les fluxions, les rhumatismes et le reste de cette famille incommode en prendront deux ou trois ; tâchons d'économiser les sept autres, pour le repos et pour tous les petits bonheurs qu'on peut se promettre au-delà de la

³² Cette formule reviendra souvent : le courrier de Diderot semble étroitement surveillé.

³³ Diderot voit juste, à un mois près. Il décède en juillet 1784, savourant un dessert aux abricots... ; et quelques mois seulement après Sophie, disparue en février.

soixantaine. C'est mon projet dans lequel j'espère que vous voudrez bien me seconder (La Haye, 3 septembre 1774). (663).

La sagesse, c'est donc l'appréciation des petits bonheurs qu'il nous reste à vivre. Ainsi, à défaut de ce traité du bien-vivre que le philosophe aurait aimé écrire, les *Lettres à Sophie Volland* et la correspondance en général retracent plutôt un itinéraire, un parcours de vie que son narrateur voulut exemplaire, empruntant postures édifiantes, témoignant de l'erreur humaine, se prenant toujours pour forme probante de l'humaine condition. À l'intérieur de cet espace intellectuel et littéraire, traversé d'interrogations sur le sujet d'un « *cogito* délié de la tutelle transcendante »³⁴, s'exerce ainsi un mode de relation privilégié entre l'éthique et l'esthétique³⁵. En effet, n'oublions pas la dimension apologétique d'un tel corpus, même sans certitude absolue sur les intentions de publication qu'en conçut l'auteur³⁶. Les lettres à Sophie furent toutefois relues avec soin, plume en main : « C'est qu'il importe à Diderot de n'être pas traduit devant le tribunal des siècles comme grand poète et méchant homme »³⁷, à l'instar de Racine, mais au contraire, (comme ce fut aussi le projet *confessionnel* de Rousseau), de se donner la possibilité *post-mortem* d'être relevé d'une peine injuste, grâce au témoignage d'un sujet qui sût faire face aux aléas d'une vie d'un cœur (presque) léger.

Odile Richard-Pauchet, Université de Limoges

³⁴ Geneviève Cammagre, *Roman et histoire de soi, La notion de sujet dans la Correspondance de Diderot*, Paris, Champion, 2000, Introduction, p. 9.

³⁵ Cf. les conclusions de notre thèse, *Diderot dans les Lettres à Sophie Volland, Une Esthétique épistolaire*, préface de Georges Benrekassa, Paris, Champion, 2007.

³⁶ Cf. Michel Delon, « La circulation de l'écriture dans les *Lettres à Sophie* », dans *Diderot – Autographes, copies, éditions*, sous la direction de Béatrice Didier et Jacques Neefs, Paris, Presses universitaires de Vincennes, coll. « Manuscrits modernes », 1986, p. 131-141.

³⁷ Geneviève Cammagre, *op. cit.*, p. 33.